

est devenue l'hospice. Non content d'exposer ses jours pour conserver ceux de ses semblables, il recueille sous son toit les malheureux qu'il a dérobés au trépas, les veille, les garde, les nourrit, leur distribue les parcelles de sa mince fortune, rappelle à de bons sentiments ceux que l'excès de la détresse ou les erreurs des passions avaient entraînés au suicide, et ne les renvoie qu'après s'être bien assuré qu'il ne doit craindre pour eux aucune récidive. Il fait plus que de les garantir du danger présent, il protège encore leur avenir contre eux-mêmes : c'est à la fois un sauveur et un apôtre.

Naxi.

Il y a en Lorraine une petite ville peu connue, au milieu de plaines basses et marécageuses, à quelques lieues de Nancy. Une rivière la traverse, qui, pendant la belle saison, a souvent peu d'eau; en quelques endroits, on peut la passer alors à gué : on s'accoutume ainsi à la croire sans danger; mais l'eau y devient tout à coup très-haute, à la moindre pluie d'orage; elle a des places fort redoutées dans le pays, et citées pour nombre d'accidents.

Dans cette ville, qu'on appelle Vic¹, au bord de la Seille², habite un homme que la Providence semble y avoir placé tout exprès pour répondre à tous ceux qui, dans les accidents que la crue des eaux amène, invoquent du secours. Joseph Naxi, toujours prêt au moment du besoin, a en cela d'autant plus de mérite, que ce n'est point un batelier, un homme de rivière. C'est un chapelier, un ancien soldat.

Le soin de sauver des malheureux surpris et entraînés par les eaux est devenu chez lui une habitude et presque une vocation, de telle sorte qu'on a fini par le considérer dans le pays comme le gardien de la rivière. Si un accident arrive, la première idée qui vient, c'est d'aller chercher Joseph Naxi. On dit : « Si Joseph était là ! » et Joseph est toujours là. Dès qu'on l'appelle, il a quitté son travail, sa

1. Chef-lieu de canton du département de la Meurthe.

2. Cette rivière se jette dans la Moselle, à Metz.

boutique, sa table, son lit, l'hiver comme l'été, par tous les temps et à toutes les heures.

Il a sauvé une foule de personnes.

C'est un vigneron qui pêchait au bord de la Seille et que la Seille avait entraîné; c'est un sellier qui tombe à l'eau, près de périr; un soldat qui se noie avec son cheval; des ouvriers qui chavirent avec leur bateau; deux écoliers se baignant dans un courant trop rapide, qui ont déjà disparu sous l'eau, et qu'il rend à leur famille. Une autre fois, c'est un malheureux aliéné qu'il sauve; c'est une femme âgée, c'est une petite fille de trois ans.

Cette enfant était tombée dans la rivière du haut d'un pont. Deux habitants de Vic, témoins de sa chute, s'étaient aussitôt élancés après elle; mais, inhabiles à nager, ils ne purent l'atteindre. L'eau, très-haute alors, l'avait entraînée déjà loin; l'enfant surnageait toujours; mais, vers un endroit fort dangereux, on voyait l'eau déjà tourbillonner autour d'elle, prête à l'engloutir. On accourt chez Joseph. Il venait de prendre son repas, il était malade, le froid de l'eau pouvait le tuer. Il part, malgré sa femme qui se jette au-devant de lui pour le retenir. Aux supplications et aux larmes de sa femme, il répond un seul mot : « Je veux sauver cette enfant-là. » Il l'a ramenée à son père.

Mais un jour surtout fut le jour de triomphe de sa courageuse et persévérante humanité.

La rivière de Seille, enflée par de longues pluies, avait inondé ses deux rives. Elle était entrée dans les rues de la ville, elle était montée de plus d'un mètre jusque dans les habitations. Beaucoup de gens appelaient du secours : Joseph entendit tout le monde. Il suit son impulsion, il fait son office accoutumé. Des ménages entiers, maris et femmes, parents âgés et petits enfants, lui durent leur sûreté, leur salut. Avec un dévouement infatigable, par le froid du mois de novembre, il resta dans l'eau depuis six heures du matin jusqu'à la nuit, onze heures entières, et sans relâche ! Ce jour-là, il sauva de l'eau dix-neuf personnes.

Si nous vivions au temps et au pays¹ où pour chaque

1. Chez les Romains.

citoyen sauvé l'on donnait une couronne de chêne, Joseph jusqu'à ce jour, à notre connaissance, en aurait trente-deux à suspendre dans sa maison.

Boisdoux.

Matthieu Boisdoux, habitant de Montereau¹, est un brave homme, rangé, sobre, laborieux, qui travaille le jour, qui travaille la nuit, pour nourrir sa mère et élever ses enfants. Son seul désordre est de prodiguer sa vie, cette vie si nécessaire à tous les siens, pour le bien de ses semblables. Qu'il découvre au loin la lueur d'un incendie, il y court; et, une fois arrivé, il est partout où sont les grands services à rendre, les grands dangers à braver. Qu'un accident arrive sur la Seine ou sur l'Yonne, qu'un enfant, qu'un homme crie au secours, si loin que soit Boisdoux, il l'entendra, et l'enfant, l'homme seront sauvés. On ne compte plus les incendies où a éclaté son courage, les victimes qu'il a disputées aux deux rivières de sa cité. Un jour, leurs flots débordés couvraient au loin la plaine, plusieurs quartiers étaient inondés. Les habitants, réfugiés sur les hauteurs, ne communiquaient plus qu'en bateau avec leurs maisons envahies. Trois d'entre eux, qui étaient allés ainsi voir les ravages de l'inondation, remontent dans leur batelet, et du pied le poussent au large. Ils n'avaient ni croc, ni rames. Ils s'en aperçoivent quand il n'est plus temps. Le fleuve les emporte; devant eux est le pont, dont les arches, pour la plupart, sont déjà cachées sous les eaux : ils vont y être brisés. Ils crient au secours. Boisdoux les a entendus. Que fera-t-il? Ira-t-il chercher son bateau? Point! Le temps presse. Il se précipite, il nage : il fera ensuite comme il pourra. Ce qu'il fit, le voici :

Les malheureux allaient toujours; il était loin. Il les voyait fuir, arriver au pont. Quelles angoisses pour Boisdoux! Enfin, il a tant peur pour ces trois hommes qui vont périr, il fait de tels efforts, qu'il est arrivé. Il a rejoint le

1. Ville du département de Seine-et-Marne, au confluent de la Seine et de l'Yonne.

bateau. A quoi bon pour un autre que Boisdoux? avec ce flot emporté, ce pont qu'on touche, sans rame, sans aviron, que peut-il de plus que ces trois hommes, qui n'ont rien pu pour eux-mêmes? Il a, de plus qu'eux, le courage le plus intelligent, celui qui se dévoue. Il y a là une lumière et une force divines. Boisdoux raidit son bras contre le batelet pour l'arrêter, il se saisit de la corde qui pend, lutte contre le flot, et, comme il lui faut ses deux bras, tant le flot est terrible, il prend de ses dents la corde qui doit les sauver; Dieu aidant, il les sauve, en effet, à force de courage et de fatigues; il arrive au rivage, épuisé, mais content. Les trois hommes lui ont dû la vie.

Une autre fois, le 7 novembre 1843, le coche¹ d'Auxerre descendait sur Paris. Le flot était rapide. Le coche va droit au pont, manque l'arche. Un grand cri se fait entendre. Il était brisé, englouti. Boisdoux a tout vu, tout entendu; il s'est élancé. Le coche portait vingt-trois passagers. Ils étaient presque tous dans la salle commune. Le navire est englouti, sauf l'arrière qu'on voit encore à fleur d'eau. Boisdoux y est arrivé; il est sur ce qui reste du pont². Et, comme il s'enquiert des moyens de sauver ces malheureux, un homme qui se tenait cramponné dans l'eau jusqu'à la ceinture, lui répond qu'ils sont perdus. Qui pourrait penser à les sauver? « Moi, dit Boisdoux : je suis venu pour cela. » Et il cherche les issues. Une de ces fenêtres de navire qu'on appelle des sabords était seule à moitié hors de l'eau. Elle est trop étroite pour lui donner passage. Mais tout autre moyen est impossible. Il y passera. Vous l'auriez vu faire effort pour forcer l'entrée du sabbord, pour plonger dans ce gouffre où ces infortunés luttent contre la mort, comme d'autres eussent fait pour en sortir. Enfin, il entre, il est dans cet abîme. Il saisit une des victimes, une jeune fille, l'amène au sabbord, la fait passer, respire, et se replonge dans le gouffre : il ramène un jeune homme encore vivant, puis encore une jeune fille, puis une autre : celle-ci ne vivait plus. Le temps s'écoulait dans cette lutte héroïque.

1. Grand bateau dont une partie

2. On appelle *pont* le plancher du navire.

La mort, malgré tout, allait plus vite que Boisdoux. Cependant il recommence, mais c'était en vain. Il n'y avait plus là d'être vivant que lui. Il faut qu'il se contente de ces trois vies qu'il a sauvées, de ces deux jeunes filles, de ce jeune homme, qui n'ont revu que grâce à lui la clarté du jour.

Enfin il se décide à revenir à la lumière, à sortir de l'eau, des ténèbres, de ce tombeau si rempli; il était épuisé de fatigue, il fallut qu'on vînt à son aide, qu'on le tirât avec effort de ce sabord, qu'il avait franchi tout seul quand il avait fallu se dévouer, devant lequel il faiblissait quand il n'avait plus qu'à se sauver lui-même.

Bousard.

[1777.]

Pendant une nuit orageuse, vers les neuf heures du soir, un navire chargé de sel, monté de huit marins et de deux passagers, s'approcha des jetées¹ de Dieppe. Le vent était si impétueux et la mer si agitée, qu'un pilote côtier, nommé Bousard, essaya en vain quatre fois de sortir pour diriger l'entrée du navire dans le port. Bousard, s'apercevant que le capitaine du navire faisait une fausse manœuvre, tenta de le guider avec le porte-voix et des signaux; mais l'obscurité, le sifflement des vents, le fracas des vagues et la grande agitation de la mer empêchèrent le capitaine de voir et d'entendre. Le navire fut jeté sur les galets² et échoua à soixante mètres de la jetée.

Aux cris des malheureux qui allaient périr, Bousard, sans s'arrêter aux représentations qu'on lui faisait, et à l'impossibilité apparente du succès, résolut d'aller à leur secours. Il fait éloigner sa femme et ses enfants, qui voulaient le retenir; ensuite il se ceint le corps avec une corde, dont le bout était attaché à la jetée, et se précipite au milieu des flots. Les marins seuls peuvent se former une idée du danger auquel il s'exposait. Après des efforts incroyables, Bousard atteignait cependant la carcasse du navire, que la

1. Une jetée est une digue en pierres de taille qui s'avance dans la mer.

2. Cailloux ronds et polis que la mer a roulés et laissés sur le rivage.

fureur de la mer mettait en pièces, lorsqu'une vague l'en arracha et le rejeta sur le rivage. Il fut ainsi vingt fois repoussé par les flots et roulé violemment sur les galets. Son ardeur ne se ralentit point; il se jette de nouveau à la mer; une vague violente l'entraîne sous le navire. On le croyait mort, lorsqu'il reparut tenant dans ses bras un matelot qui avait été précipité du bâtiment et qu'il apporta à terre sans mouvement et presque sans vie. Enfin, après plusieurs tentatives inutiles, entouré de débris qui augmentaient encore le danger, et couvert de blessures, il parvient au navire, s'y accroche et y lie sa corde. Bousard ranime et instruit l'équipage; il fait toucher à chaque matelot cette corde salutaire qui leur trace un chemin au milieu des ténèbres et des flots ennemis; il les porte même, quand les forces leur manquent; il nage autour d'eux comme un ange tutélaire, et luttant contre les vagues, qui redemandent, en mugissant, leurs victimes, il en dépose sept sur le rivage.

Épuisé par son triomphe, Bousard parvient avec peine à remonter sur la jetée; là il succombe et reste quelques instants dans un état de défaillance effrayant. On venait de lui donner des secours; il avait rejeté l'eau de mer, et il reprenait ses esprits, lorsque de nouveaux cris frappent ses oreilles. La voix de l'humanité lui rend sa première vigueur; il court à la mer, s'y précipite une seconde fois, et est assez heureux pour sauver encore un des deux passagers qui étaient restés sur le navire et que la faiblesse avait empêchés de suivre les autres naufragés. Des dix hommes qui montaient le navire, il n'en périt que deux: leurs corps furent trouvés le lendemain sur les galets.

L'intrépidité incroyable que montra Bousard dans cette occasion périlleuse avait sa source dans la piété filiale: son père s'était noyé dans la mer sans qu'on pût le secourir; depuis ce moment, Bousard avait fait le vœu de sauver tous les naufragés, aux dépens de sa propre vie.

Herserho.

Une tempête affreuse s'était élevée dans la nuit du 21 au 22 octobre 1820; les vents du sud-ouest soufflant avec fu-

reur battaient en côté, et portaient sur la falaise de Quiberon¹ d'énormes masses d'eau qui se succédaient avec rapidité, et venaient se briser à terre avec un bruit terrible qu'augmentaient encore des torrents de pluie mêlés de tourbillons de sable; toute la falaise de Quiberon, si justement nommée *côte sauvage*, présentait l'image de la désolation.

Vers midi, le navire *le Saint-François* se trouva dans les récifs² et était porté, par la marée et l'ouragan, vers une chaîne de rochers où il devait inévitablement s'abîmer, lorsqu'une lame énorme les lui fit franchir et le jeta sur la côte, à un quart de lieue du rivage. Le patron, voyant le danger qui le menace, se décide à mettre son canot à la mer pour tâcher d'atteindre le rivage avec le secours de la marée. Il avait à son bord, comme passagers, une dame, sa fille, âgée de six ans, et un enfant de treize ans, se rendant tous les trois à Nantes. Cette dame, enfermée dans la chambre, attendait, son enfant serrée sur son sein, que la mort vînt terminer ses angoisses, lorsqu'elle s'aperçut que les marins faisaient des dispositions pour quitter le navire. Elle parvient, avec beaucoup de difficulté, à sortir de la chambre et reconnaît que le patron avait déjà embarqué sur le canot tous ses effets, son équipage et le jeune passager. Elle s'élanche sur le pont, implore sa générosité et le conjure de sauver au moins sa fille: « Il n'y a plus de place dans le canot, lui répondit-il froidement, recommandez votre âme à Dieu, vous et votre enfant vous êtes perdues. » Sourd aux prières de cette infortunée, cet indigne marin s'éloigne et l'abandonne.

Dès le commencement du naufrage, le commandant de Quiberon, les officiers du fort, la garnison, les marins riverains s'étaient portés sur la falaise. Lorsqu'ils virent le canot du *Saint-François* s'éloigner et le patron abandonner cette infortunée et sa fille, un cri d'indignation s'éleva de toutes parts; on apercevait cette malheureuse mère cram-

1. Dans le département du Morbihan.

2. Écueils à fleur d'eau.

ponnée aux haubans¹, sa fille dans ses bras, implorant par ses cris la miséricorde de Dieu et le secours des assistants.

Alors le brave Herserho, l'un des marins réunis sur la falaise, n'écoutant que son courage, s'élanche à la mer, et, après avoir échappé à mille dangers, arrive jusqu'au navire: « Donnez-moi promptement votre enfant; si j'ai le bonheur de la sauver, vous me reverrez dans peu. » Il parvient à regagner la terre, dépose l'enfant, se précipite de nouveau dans les flots, rejoint le navire, qui, submergé à chaque oscillation par des montagnes d'eau, menaçait de s'engloutir; enfin, malgré tous les obstacles que lui opposent la position inclinée du navire et la tempête alors dans toute sa force, l'intrépide marin a le bonheur de saisir la malheureuse mère et de la transporter au rivage, où il la réunit à sa fille au milieu des acclamations générales.

ACCIDENTS DIVERS.

Incendie à Nancy.

Un affreux incendie consuma plusieurs maisons de Nancy en 1766. Le fléau était d'autant plus rapide et plus terrible



Incendie.

qu'il attaquait des maisons misérables, bâties presque entièrement en bois. Un vent très-violent hâtait encore les

1. Gros cordages qui vont, en forme d'échelle, de la tête des mâts au bord du navire, et qui servent à soutenir les mâts contre l'effort du roulis.

progrès de l'incendie ; les flammes sortaient par les toits, toutes les poutres étaient embrasées, plusieurs pignons déjà renversés dans les cendres annonçaient un écroulement général et prochain. Les pompes demeuraient inutiles, malgré leur activité, et personne n'osait plus se hasarder davantage sous ces murailles. Au milieu des cris d'une multitude effrayée, une femme attirait tous les yeux par le caractère auguste de sa douleur ; c'était une mère. La malheureuse, en larmes, voyait les tourbillons de feu s'avancer vers une chambre du quatrième étage où la frayeur et le tumulte, trompant sa tendresse, lui avaient fait abandonner deux enfants dans leurs berceaux. A genoux, les mains au ciel, la mort au cœur, les yeux fixés sur les flammes qui gagnent sans cesse et la brûlent déjà sans la toucher, elle désigne l'endroit, implore du secours et n'excite qu'une vaine pitié.

Un régiment d'infanterie était en garnison dans la ville. Deux grenadiers (ils étaient frères) s'élançant sur des poutres brûlantes vers la chambre où sont déposés les enfants. Soudain ils disparaissent dans les nuages de fumée qui s'élèvent ; à peine sont-ils entrés que la moitié de la maison s'écroule.... La mère, éperdue, tombe sans connaissance. Les deux braves reparaissent, leurs vêtements à demi brûlés, leurs cheveux roussis jusqu'à la racine, et rendent chacun un enfant à cette mère, qui revient à la vie, tandis que le peuple pousse un cri d'admiration et que l'édifice s'écroule dans les flammes.

Incendie à Auch.

[xviii^e siècle.]

Une nuit, à Auch, un incendie éclata dans le voisinage de l'église métropolitaine : le ciel était si rouge près de l'église qu'on aurait cru que c'était elle qui brûlait. L'incendie avait déjà dévoré deux maisons et venait d'envahir celle d'un marchand d'huile : là le brasier était devenu si ardent que la foule se tenait à l'écart.

C'était en vain que les plus intrépides soldats voulaient pénétrer dans la maison d'où l'on entendait sortir ces cris

lamentables : « Sauvez-nous ! sauvez-nous. » Ils allaient bien aussi près que possible ; mais, arrivés près des murailles enflammées et croulantes, l'ardeur du feu était telle, qu'ils reculaient malgré eux. Des officiers, voulant donner l'exemple à leurs hommes, dirent : « Eh bien ! nous allons monter sur les murs ! » Et ils tentèrent de le faire ; mais eux aussi furent contraints de reculer.

Les pompiers, si intrépides, avaient fait des prodiges de courage, mais s'arrêtaient également devant ce qui semblait impossible à tous ; et l'on entendait cependant toujours la voix d'une femme qui criait : « Sauvez-nous ! sauvez mon enfant ! »

Au commencement il y avait eu bien des voix qui de cette maison avaient appelé *au secours* ; à présent on n'entendait plus, au milieu du pétilllement des flammes, du craquement et du croulement des poutres, que la voix de cette mère et de son enfant ; les autres habitants de la maison avaient péri. Un instant on l'avait vue apparaître avec son fils au premier étage.

L'archevêque d'Auch, M^{sr} d'Apchon, était arrivé depuis quelque temps en face de la maison qui brûlait : tant qu'il avait pu, il avait travaillé à la chaîne et exhorté la foule.

« Vingt-cinq louis, cria-t-il, vingt-cinq louis à celui qui sauvera cette femme et son enfant ! »

On entendit la voix du prélat. Plusieurs hommes du peuple firent quelques pas vers le feu et reculèrent bientôt.

« Cinquante louis à celui qui arrachera aux flammes le petit enfant et sa mère ! » cria plus haut encore l'archevêque.

La foule écouta et ne remua pas. Alors, à la lueur de l'incendie, on vit le magnanime prélat tremper un drap dans un seau d'eau, s'en envelopper, porter, avec l'aide d'un ou deux hommes, une échelle contre les murailles de la maison, et, faisant le signe de la croix, entouré de son long drap blanc mouillé, monter à l'échelle.

Tous les cœurs, à ce spectacle, palpitaient d'admiration et de crainte. La foule, fixant sur le courageux archevêque ses yeux avides et inquiets, le vit parvenir à une croisée

toute rouge de flammes, et puis elle ne vit plus rien... Alors elle fut glacée d'effroi.... Mais Dieu n'avait pas voulu que tant de charité fût vaine ; un groupe apparut à la croisée : c'était l'archevêque, la femme et le petit enfant. Oh ! quelle joie à cette vue ! Les voilà descendant de l'échelle.

L'archevêque, jetant de dessus ses épaules son drap à moitié brûlé, était tombé à genoux pour remercier Dieu ; puis se relevant, il dit à la pauvre mère, ruinée par l'incendie : « Madame, j'avais promis cinquante louis à celui qui vous sauverait ; je les ai gagnés, je les donne à votre enfant. »

L'explosion.

Le 15 septembre 1837, le bateau à vapeur *le Vulcain* descendait vers Nantes. Arrivé près d'Ingrande¹, il s'approche de terre pour embarquer des voyageurs. Dans ce moment, il touche, ses roues s'embarrassent, sa chaudière se déchire, et la vapeur épanche de tous côtés son flot brûlant. Un marinier que ce flot redoutable atteint et blesse sur le pont, pense aussitôt aux cinq enfants avec lesquels une minute auparavant il jouait dans la salle commune. Ce brave homme, Pierre Guillot, veut retourner vers eux ; l'escalier, envahi, avait disparu dans l'eau bouillante, dans la vapeur enflammée. Vainement il met ses mains sur son visage ; avancer d'un pas est impossible. Et cependant il y avait là une mère, cinq enfants et leur bonne qui allaient être brûlés tout vivants !...

« Cette idée-là, disait-il, me tue. »

Il va aux sabords, se penche et aperçoit la mère. Vous l'auriez vu se suspendre de son pied brûlé, à la rampe du bâtiment, et d'un bras robuste enlever cette infortunée, mais sans la sauver : elle était frappée à mort. Il revient, voit la servante, et veut la saisir... Elle le repousse : « Non, non ! s'écrie cette généreuse fille à moitié calcinée, sauvez les enfants ! » Guillot s'élançe par le sabord, il plonge dans la fournaise ardente ; il y fait deux voyages. Les cinq enfants

¹. Chef-lieu de canton du département de Maine-et-Loire, à 16 kilomètres d'Angers.

sont rendus à la lumière, leur bonne l'est à son tour ; mais trois enfants sont morts avec leur bonne et leur mère ; deux vivront.

Pierre Guillot n'a pas fait ce seul acte de dévouement dans sa vie ; elle est pleine de belles actions.

Le cheval emporté.

A Montiéramey¹, une voiture, dans laquelle se trouvent deux dames et deux jeunes gens, est emportée par un cheval fougueux vers la rivière qu'un orage avait gonflée. Isidore Masson, père d'une nombreuse famille qu'il soutient uniquement par son travail, voit le danger de ces quatre personnes. Il court au cheval pour l'arrêter ; mais, quelque diligence qu'il fasse, il ne peut arriver assez tôt pour empêcher qu'il n'entraîne la voiture et les voyageurs dans une eau profonde et bourbeuse.

Un des jeunes gens avait heureusement gagné le rivage, mais l'autre et ses deux compagnes périssaient. Les dames étaient entraînées par le courant sous les roues du moulin ; le jeune homme avait disparu dans la bourbe au fond de la rivière. Couvert de sang et sans se donner le temps de reprendre haleine, Masson se jette dans l'eau tout habillé, ramène d'abord les deux dames, et soudain, plongeant de nouveau, il parvient aussi à saisir le jeune homme qui, du fond de l'abîme, n'indiquait que par l'agitation qu'il communiquait à l'eau en se débattant, l'endroit où il allait expirer, et il le rapporte sur le rivage, aux applaudissements des nombreux spectateurs de cet acte héroïque, auquel personne n'avait eu le courage de contribuer.

La carrière éboulée.

[1847]

Dans la commune de Beauquesne, près de Doullens, un ouvrier travaillait à extraire de la pierre d'une carrière de vingt-cinq mètres de profondeur, quand tout à coup un des piliers de la chambre s'écroule, et le malheureux est en-

¹. Montiéramey est une commune du département de l'Aude, à 10 kilomètres de Vandœuvre.

seveli jusqu'aux épaules. Son fils était à l'orifice du puits attendant l'ordre de hisser les pierres. Il n'entend que les gémisses étouffés d'une voix qui peut à peine crier au secours : la foule accourt aux cris du jeune homme épouvanté. On le lie à la corde, on le descend ; il arrive ; il ne voit, pour ainsi dire, que la tête effrayée de son père. Il attaque cet amas de pierre.... Vaine espérance ! un nouvel éboulement le couvre lui-même. Ses bras meurtris ne peuvent plus secourir son malheureux père. Sa tête est ensanglantée, et sa voix n'annonce qu'avec peine à la foule effrayée qu'ils vont périr tous deux. Cette foule crie, se presse, sonde le précipice de ses regards ; mais personne n'ose descendre. On se montre avec effroi des amas de pierres ébranlées et prêtes à ensevelir les deux malheureux.

Le frère de la première victime recule lui-même devant ce péril imminent, lorsqu'un maître maçon qui travaillait près de là demande la cause de ces clameurs. C'est François Rétel, père de trois enfants en bas âge ; mais leur souvenir ne vient point glacer son intrépidité : il prend la corde à son tour ; il est au fond de cet abîme ; le fils n'a que la force de lui montrer la tête de son père. Rétel s'élançe, il essaye de soulever une pierre qui pèse quatre cents : n'importe ! Rétel revient à la charge ; il la soulève, il la renverse, il arrache les autres et l'emporte à son tour. Mais le père est sans mouvement. Rétel craint d'être venu trop tard ; il demande de l'eau-de-vie, et quelques gouttes suffisent pour ranimer le mourant. Un fort panier descend ; il l'y place, il le lie, et une première victime est dérobée à la mort ; le fils est remonté à son tour ; Rétel ne reparait que le dernier, et, au moment où la foule le salue de ses acclamations, le bruit d'un nouvel éboulement se fait entendre ; une minute plus tard, le sauveur des deux ouvriers eût payé de sa vie le courageux dévouement qui le signale à l'admiration publique.

La charrette entraînée.

Le pont que l'on a construit sur la rivière de Frémur, non loin de son embouchure, près de Saint-Malo, n'était

pas encore achevé en décembre 1846 ; les voitures étaient encore obligées de suivre l'ancienne direction, c'est-à-dire de traverser la rivière à l'endroit où le gué est praticable à marée basse.

La marée n'était pas encore retirée, lorsqu'un fermier, conduisant une charrette attelée de trois chevaux, et sur laquelle était monté un vieillard, se présente sur la rive et se dispose à passer. Une foule de personnes rassemblées sur le bord, le voyant s'engager dans la rivière, lui crient que la mer n'est pas assez basse et le conjurent de s'arrêter.

Cet homme s'obstine dans sa funeste résolution, et sautant sur le brancard de la voiture, il pousse ses chevaux dans la rivière. A peine a-t-il avancé de quelques mètres, le sol manque sous les pieds des chevaux, ils se mettent à la nage ; la charrette oscille fortement ; le fermier tombe dans l'eau.

Ce fut alors une effroyable scène de confusion : les chevaux n'étant plus dirigés, tournent sur eux-mêmes, s'empêtrent dans leurs traits, et par leurs mouvements désordonnés impriment des secousses violentes à la charrette, à laquelle le vieillard se tenait cramponné dans l'attente de la mort.

Non loin de là se trouvait un jeune homme, nommé Renaud, employé de l'entrepreneur du pont. Averti par les clameurs de la multitude, il accourt sur le rivage ; malgré les supplications des assistants, qui le conjurent de ne pas s'exposer à une mort presque certaine, il se débarrasse de sa veste, se jette dans la rivière, et nage rapidement vers l'endroit où était tombé le malheureux fermier, dont un bras, de temps à autre, paraissait hors de l'eau. Mais ce bras disparaît pour la dernière fois. Plus d'espoir de sauver ce malheureux.

Renaud alors se dirige du côté où les chevaux continuaient de se débattre. Malgré l'agitation de la mer, malgré l'imminence du danger, il parvient à démêler les traits, à régulariser le mouvements des chevaux et à les diriger jusqu'au rivage, où ils prirent pied enfin en tirant après eux la charrette, dans laquelle se trouvait le vieillard,